N° 21. 15 Juillet 1869 IIme année

LE PEUPLE POLONAIS

Organe de la Démocratie slave

JOURNAL BI-MENSUEL PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Fais ce que dois, — advienne que pourra !

Le prix d'abonnement :	Trimestre.	Semestre.	Année.
Suisse	1 fr. 65	3 fr. —	5 fr. 40
Italie	1 » 70	3 » 10	5 » 70
France, Belgique, Allemagne, Pologne, pays Danubiens	1 » 80	3 » 35	6 » 20
Espagne, Angleterre, Danemark, Turquie et Grèce	2 » —	4 » —	7 » —

Le prix du numéro, 30 centimes.
Les lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

L'argent et les demandes d'abonnement doivent être adressés :
A **Genève**, au bureau de la Rédaction, 3, rue du Mont-Blanc;
A **Paris**, 16, rue Tournon, librairie de Luxembourg, ou à M. Bronislas Gruczynski, 31, chaussée du Maine.
Tout actionnaire du journal et tout réfugié politique jouissent d'une remise sur le prix d'abonnement (le port non compris) en raison de 20 %.
La Rédaction accepte des *annonces* à insérer, à 25 centimes la ligne.

Suite de la lettre du citoyen-général Louis Microslawski, président de l'Association démocratique polonaise.

III

Je comprends donc toutes les évolutions et tous les modes possibles du socialisme soit dans le Nouveau Monde, soit dans l'Ancien, dès que celui-ci sera affranchi de son monstrueux cadastre en geôles tsariennes, avec préaux de marbre blanc et grilles d'acier doré; mais tant que je ne verrai pas étendre ces préaux jusqu'aux horizons infinis de l'humanité, et convertir ces grilles en charrue bondissant fièrement et librement à travers la terre rachetée de la servitude, je n'y vois ni place, ni raison, ni dignité, pour un socialisme rêvassé dans les séniles poèmes de la pipe. Et la *démocratie* n'étant autre chose que la liberté dans la justice sociale, je ne comprends rien ni à la démocratie, ni au socialisme dans ces magnaneries impériales, royales et grand-ducales, où chaque dynastie microscopique, singeant la grande, s'enroule dans ses actes d'héritage ou de vente comme dans une feuille de mûrier, pour habiller de soie l'État qui la chauffe et la tient close contre le socialisme, jusqu'à ce qu'elle soit mûre pour l'échaudement. Mais ce qui surtout confond mon intelligence, c'est l'étrange soif de paix à tout prix, qui tourmente les socialistes de l'Occident, sous prétexte que la guerre amène la servitude. Est-ce la guerre, par hasard, qui nous a donné celle dont nous jouissons, depuis que nous avons brisé nos crosses de fusil aux pieds de l'ordre qui règne à Varsovie et ailleurs? Je comprends la paix pour les cocons, je la comprends encore mieux pour l'État qui les échaude et les dévide; mais pour tous ceux qui ne se vêtent pas de soie, qu'est-ce que la paix, avec l'architecture et l'édilité de l'Europe actuelle, sinon leur bannissement de la cité, avec défense de se promener, ni de stationner ailleurs?

La terre de servitude étant décidément trop étroite pour vous, ô mes frères, vous criez après votre Terre Promise, et vous prétendez en chasser les Chananéens, rien qu'avec les clameurs de vos grèves, de vos coalitions et de votre martyre. Rappelez-vous donc que les Juifs qui étaient au mieux avec Jehovah et avaient au service de leur socialisme tous ses miracles, n'ont pu pendant quarante années de grèves et de coalitions dans le désert, retrouver l'incantation de ce prodige-là. Ils ont été réduits pour arriver à leurs fins, de se servir de l'humble fer des idolâtres, tout comme s'ils n'étaient point le peuple élu.

Et ce n'est pas tout, mes frères, de faire la guerre aux illicites détenteurs de notre Terre-Promise; il faut la bien faire et surtout la faire jusqu'au bout, sous peine de la recommencer à perpétuité jusqu'à l'extermination réciproque des maudits et des élus. C'est la loi implacable de notre planète, simple atelier militant de l'immortalité, comme je le crois avec ferveur, sur la parole de tous les grands révolutionnaires qui nous ont appris à aimer, à honorer l'humanité et à ne jamais la berner. Aussi bien, vous pourrez avoir dénoué jusqu'à l'avant-dernier, tous les nœuds de la servitude européenne, et ne pas être plus avancés que si vous n'aviez touché à aucun.

Or, ce dernier nœud de la servitude, à la fois politique, internationale et sociale du Vieux Monde, c'est encore précisément « cette scie, cette guitare, cette rengaîne sempiternelle, cette embêtante Pologne » des harmonistes délicats et pacifiques comme MM. Proudhon et de Girardin. — Voyez plutôt, socialistes à la courte haleine, qui avez tant applaudi à l'affranchissement de l'Italie et de la Hongrie, croyant que l'édifice des États-Unis était ainsi presque achevé, et qu'il n'y manquait plus guère que le renvoi du pape à la loge du tombeau de Jésus-Christ. Regardez-y de près et dites-nous si l'édifice européen en est sensiblement devenu plus habitable pour la justice sociale? Ajoutez-y encore l'affranchissement de la Grèce pour étendre davantage le champ de vos investigations, et dites-nous qu'est-ce que tous ces allégements latéraux ôtent à la pesanteur stérilisante des deux empires, du tsar et de M. de Bismark? Assurément, personne plus que les démocrates polonais, n'a le droit d'être cru sur parole, lorsqu'ils se réjouissent sincèrement de ces affranchissements relatifs; mais en quoi cela profite-t-il *jusqu'à présent* aux masses des étages inférieurs de l'Europe, que les Hongrois aient reconquis le droit de complimenter leur reine en madjare; l'Italie entière, avec Rome ou sans ce panache, celui de se ruiner en italien; la Grèce enfin, celui de

---

FEUILLETON DU PEUPLE POLONAIS

ÉTUDIER ET RÊVER

(Bibliographie)

—

(*L'Aventure de Ladislas Bolski;* par M. **Victor Cherbuliez.** *Revue des Deux-Mondes*, 1er et 15 Avril, 1er et 15 Mai et 1er Juin 1869).

La poésie, dit-on, n'est qu'un anachronisme de notre siècle.

Cela est vrai jusqu'à un certain point. La science a fait un progrès tel que même l'esprit le moins accommodant en cherchera l'issue non pas dans les hypothèses fantasmagoriques de la poésie, mais dans les investigations positives et dans les faits connus. Si, comparativement avec ce qu'un esprit jaloux voudrait savoir, l'humanité n'en connaît encore que bien peu de choses, elle sait au moins *comment* il faut s'y prendre pour s'instruire. La science a découvert la méthode des recherches, et celle-ci est diamétralement opposée à la métaphysique et aux conjectures poétiques.

Quoi qu'il en soit, nous ne croyons pas à la possibilité d'une chute irrévocable de l'art, considérant la fantaisie comme un signe de vitalité humaine aussi essentiel que l'est la raison même.

Il est incontestable cependant que notre siècle a mis son sceau sur le *genre* de la fantaisie, l'ayant rendue... moins fantastique, si cela peut se dire, plus terrestre, plus rapprochée de nous autres ici-bas. L'art est devenu plus compliqué; outre la fantaisie, on lui demande la connaissance de la vie. Pour apprécier le paysage, on a recourt aux lois mathématiques de la perspective; le peintre doit compter avec l'anatomie, le poète ne peut plus dédaigner la physiologie. Dorénavant, s'occuper de la poésie, c'est un travail réel; l'inspiration sans connaissances ne soulève que des rires... Et ces lois *nouvelles* restent debout, entières et implacables, comme l'inscription du Dante sur la porte de l'enfer.— En connaissance de cause ou machinalement, le public rejette sans pitié toute œuvre méconnaissant ces lois.

Mais, hélas! quel petit nombre de poètes l'ont compris...

C'est là, selon nous, ce qui explique pourquoi, avec tant de poètes, on sent l'absence complète de la poésie, ainsi que l'indifférence du public à son égard.

Nous-mêmes, il faut bien l'avouer, n'ouvrons qu'avec méfiance tout nouveau roman, surtout un roman français (que les Français passent pour *ingouvernables* sous le rapport politique, cela peut être discuté encore; mais leur désobéissance aux exigences littéraires du siècle est hors de toute contestation); le roman français aux allures historiques nous fait frissonner, et quand un tel « roman historique » s'en prend à la Pologne, notre patriotisme nous fait dresser les cheveux sur nos têtes! Pauvre victime! qui ne l'a pas maltraitée!...

D'ailleurs, nous avons pour règle de ne pas toucher à ces « romans historiques » — c'est de la peine perdue; on peut en connaître la teneur sans en aborder la lecture; il suffit pour cela de connaître les opinions politiques de l'auteur, ce qui ne souffre aucune difficulté : M. Alphonse Karr soutient que l'on n'a qu'à s'informer quel est le journal auquel il s'abonne... Se met-il, par exemple, à décrire la grande Révolution; cessez-en la lecture, ou bien c'est Robespierre qui mange des hommes vivants tout en buvant leur sang à petites gorgées, et Madame Élisabeth se meurt d'inanition pour mieux secourir les malheureux! ou bien c'est Marat qui ne pense qu'à sauver la vie aux royalistes, tandis que

balayer l'ossuaire turc devant le char triomphal des tsars, que n'enraie plus le barrage polonais?...

Allez plus loin encore, et complétez votre carte autonomique et constitutionnelle de l'Europe par la Serbie, la Roumanie, la république mignonne mais achevée de la Suisse, la grande liberté de l'Angleterre, le self-gouvernement de l'Espagne, le constitutionnallisme fort respectable de la Belgique, de la Hollande, de la Suède et du Danemark; ajoutez-y même, si vous voulez, l'incontestable allégement de gêne politique et administrative que, contre son gré, l'épée prussienne vient de procurer à tous les peuples de l'immense marquetterie autrichienne, sans compter les vieilles franchises de l'Allemagne du Sud, qui, jusqu'à cette heure du moins, n'y ont rien perdu; enfin, nous vous accordons tout ce qu'il est permis à l'optimisme le plus robuste de supposer, en dehors de l'affranchissement de la Pologne.

Mettons que le pangermanisme de M. de Bismark n'entrave en rien le jeu civilisateur des institutions constitutionnelles, et que l'empire français accomplisse le couronnement de son édifice par tout ce qu'y promet le suffrage universel des aveugles, contre le suffrage restreint des voyants? Et puis dites-nous, après vous être bien recueillis, avec toutes les cartes désirables, les meilleures statistiques et les meilleurs traités d'économie politique sous les yeux (aujourd'hui vous trouverez tous ces renseignements, sans rien payer au tourniquet des bibliothèques), dites-nous, socialistes, mes frères, si notre bannissement des agapes de la vie, s'en trouve sensiblement modifié? Êtes-vous bien sûrs qu'au contraire cette multiplication relative des cellules satisfaites, dans la ruche européenne (toujours murée à l'Orient par le panslavisme tsarien, prise à dos par l'impitoyable et dédaigneuse liberté du Nouveau Monde, réduite au silence par l'illusoire majesté de son libéralisme constitutionnel), n'en rogne pas d'autant, le peu de place qui nous restait, sinon pour y prospérer, du moins pour nous dégourdir?

J'ai remarqué, au contraire, dans mes relevés attentifs de statistique et de météorologie socialiste depuis trente-huit ans, qu'à chaque augmentation du nombre des patries privées, admises au bénéfice de leur autonomie nationale et du régime dit constitutionnel dans une Europe ainsi murée, correspond une réduction équivalente du peu d'air, de lumière et de pain qui restaient avant ces bienfaits supérieurs, aux masses déshéritées en bas. C'est que tout affranchissement commençant par le haut, et s'avançant de l'ouest vers l'est de l'Europe, rebondira régulièrement en écrasements accumulés sur ces masses, tant qu'il ne trouvera pas d'issue à travers la Pologne dans la libre immensité du monde slave et des espaces asiatiques. C'est pourtant une loi de statique élementaire qui n'a pas besoin de recourir aux sciences transcendantes pour s'expliquer.

Maintenant, reprenez l'équation par le bon bout : revenez à une croisade universelle de la démocratie latine et germanique, à l'appui d'une insurrection polonaise, non pas d'une insurrection abandonnée à l'exploitation des jésuites et de l'aristocratie cinéraire, pour qu'elle vous paie ses frais d'hôtel et de réclame à l'étranger avec les dépouilles de nos cimetières, — mais d'une insurrection définie par l'objet même de cette croisade, entendons-nous bien! — C'est d'abord la dissolution du panslavisme russe et le dégagement de toutes les nationalités, dont la nationalité polonaise est le maître-nœud dans cette race; par contre-coup immédiat, c'est la section des liens qui transforment la Prusse en bras automatique de la Russie à travers toute l'Allemagne et violentent ainsi le dualisme rationnel et vital de cette autre race. Donc, ce sera à la fois la démolition du panslavisme et du pangermanisme qui menacent d'étouffement économique le Vieux-Monde, en le faisant marcher à rebours de ses destinées politiques, morales et sociales.—Puis après, faisons du socialisme, et du plus radical, taut qu'il nous plaira, du détroit de la Manche au détroit de Behring, et du cap Nord en Laponie, au cap Pillar en Australie, sans crainte de léser avec nos bistouris une seule artère vitale de l'humanité, ni même d'offenser les Pandectes. Autrement, je vous le jure par les mânes de tous ceux que nous avons vus mourir depuis quarante ans sur les échafauds, dans les fers et sur les champs de bataille pour affirmer ce serment, je vous jure que ce sera perpétuellement à recommencer!

Autrement, c'est comme si la démocratie américaine ayant succombé sous les coups combinés des États du Sud et de l'Ouest, du Mexique, de la France et de l'Angleterre, enveloppée d'empires, royaumes ou principautés aussi constitutionnelles d'ailleurs qu'il vous semblera : comme si refoulée ainsi dans son domaine primitif, cette démocratie prétendît néanmoins à continuer en imagination l'applition de la doctrine de Monroë et du régime économique qui en découle pour tout le Nouveau-Monde.

Ainsi, tant que je ne verrai pas les démocraties latine et germanique, confondues avec leur socialisme dans un commun instinct de salut, se déboucher le Monde-Ancien par l'épée, à travers le panslavisme tsarien, comme vient de le faire la démocratie américaine dans le Nouveau, à travers l'esclavagisme du Sud et toutes ses conséquences, leurs plaintes vaines seront couvertes par les plaintes bien autrement déchirantes de la proie qu'ils ont cru jeter en rançon de repos, à cet insatiable Moloch.

J'entends cette imprécation sans fin, qui monte du fond des tombeaux de la Pologne sur les champs stérilisés de l'Europe et du monde: « Tremble et délire d'un pôle à l'autre, sans trêve et sans enfantements, planète de malédiction! et toi, humanité affamée, mange tes propres entrailles, pour avoir livré vos nations nourricières aux anthropophages! »

Louis MIEROSLAWSKI.

DES PARTIS POLITIQUES EN POLOGNE

(*Suite*).

Nos frontières

« Non pas une partie quelconque, non pas une fraction de la grande nation, mais la **Pologne entière dans ses frontières** commme **avant le partage**, est capable de pourvoir à son indépendance. Les traités conclus avec les auteurs ou les complices du crime commis sur la Pologne ne l'oblige nullement; elle n'entrait jamais tant en pourparlers avec ses assassins! » (*Manifeste* de 1836).

« Notre idéal, c'est la **Pologne dans ses frontières de 1771**; car il ne faut pas moins d'étendue et d'air à cet État pour fonder et assurer son existence en face de toute menace et de tout accident. » (*Manifeste* de 1845).

Nous connaissons, au sein de la démocratie européenne, trois catégories d'adversaires d'une Pologne géographique de cette constitution : les cosmopolites, les suffragistes et les nationalistes.

Bien que le principe des frontières de 1771

Marie-Antoinette reçoit le collier par nuit.............

Avec la même simplicité on scalpe l'histoire de notre pauvre patrie. Au moins «le haïsseur de la Pologne» y met quelque peu de diversité : son héros polonais est tantôt un escroc, tantôt un empoisonneur, tantôt un mouchard, et, pour la morale, ou un Français lui fait connaître la théorie de « l'honneur et de la liberté, » ou un prince russe, « mangeur de chandelles, » tue le misérable. — Mais le héros du poète « ami de la Pologne, » est impitoyablement ennuyeux : journellement il tue pour son déjeuner cinquante cosaques et un général, doublant la dose pour son dîner avec la tête d'un czar pour dessert. Qu'importe à la *pure* poésie que pas un czar ne soit encore tombé sous le coup de la main polonaise. La *pure* poésie demande la morale non moins *pure :* tant pis pour l'histoire!...

Loin de nous l'exagération. Y a-t-il longtemps qu'un de ces *purs* poètes, ayant ouï dire dans une sacristie quelconque comme quoi la Pologne a eu la chance de posséder M. Langiewicz, se décida à le *poétiser*. Rien de plus louable ni de plus facile; il ne fallait que raconter la tentation de saint Antoine... Il n'y avait de difficultés que par rapport à la *pure* morale : il ne convenait pas cependant au héros de demander un refuge à un corps-de-garde autrichien! Comment y a-t-il remédié, le *pur* poète? — Son Langiewicz a fait... fusiller Mourawiew!!.. Brrr! Rien qu'en le lisant, Langiewicz a dû se trouver mal. — Eh bien, Langiewicz a pourtant exécuté Mouraview; voilà ce que c'est que la *pure* poésie.

La *Revue des Deux-Mondes* non-seulement n'est pas exempte de cette maladie si particulièrement française, de l'insoumission littéraire, mais sa cruauté à l'égard de la Pologne surpasse toute mesure. Sa partie politique pleure dans les nécrologues la mort du « plus grand homme de la Pologne, » qui n'est autre que M. Ladislas Zamoyski!...... et sa partie des belles-lettres, tout récemment, a condamné une polonaise, une certaine Hedwige, à prendre *par force* pour son mari un comte hongrois. Cette vilaine plaisanterie de la cocôtte aristocratique fut pompeusement intitulée : *Serment d'Hedwige*.

Le lecteur comprend quels furent les sentiments qui nous agitèrent à l'apparition de l'*Aventure de Ladislas Bolski*. Cela va sans dire, nous avons commencé par feuilleter; puis nons avons lu... et *relu* le roman de M. Cherbuliez.

Le sujet du roman n'est pas cependant ingénieux outre mesure, et, bien que nous soyons convaincus que la plupart de nos lecteurs connaissent déjà cette artistique étude de la Pologne contemporaine, nous ne raconterons pas moins, en peu de mots, son contenu pour ceux dont la poche démocratique ne se prête pas aux exigences financières de la *Revue des Deux-Mondes*.

« Ladislas Bolski, un *szlachcic* (le noble) de pur sang, a été le petit-fils d'un de ces magnats, dont le peintre de la Pologne contemporaine, Mateiko, a fait connaître les traits aux Parisiens dans son incomparable tableau : *Le partage de Pologne.* C'était l'un de ceux qui comptait les roubles de Catherine pendant que Reitan tombait proférant des malédictions et se frappant la poitrine.

Sa mère, enfant d'une famille « traditionnellement patriotique, » n'épousa le père de Bolski qu'à condition qu'il réhabiliterait son nom flétri dans un combat d'honneur, et elle l'envoya en Hongrie où, en effet, il trouva la mort... sur le champ de bataille, selon ses amis à lui, — dans les filets de la dépravation, comme l'a découvert au fils le démocrate Trousko.

D'abord, c'est la mère elle-même qui se chargea de l'éducation de l'enfant issu de ce mariage

soit actuellement reconnu non-seulement par la démocratie, mais presque par tous les partis de la Pologne contemporaine; bien que, considérant ce principe pour une doctrine éminemment *nationale*, nous ayons le droit de nous abstenir de tout développement, nous tenons à répondre, en tant que cela se peut, aux reproches que nous adressent à ce sujet les trois catégories d'adversaires susmentionnés. Nous y tenons, ne fût-ce que pour prouver notre désir de ne reculer devant aucune discussion, si insensée qu'elle soit.

Ainsi, les *cosmopolites* soutiennent qu'exiger n'importe quelles frontières, c'est de la réaction et de l'anti-démocratisme. — Soit. Mais ne serait-ce pas juste que ces messieurs nous en montrent l'exemple par l'abolition des frontières de leurs patries respectives, plutôt que d'en demander l'initiative à nous, les plus maltraités de toutes les nations? Pourquoi demander à la Pologne de leur servir d'expérimentation (très-ingénieux d'ailleurs, nous l'avouons), quand on n'ose pas même le proposer aux autres? La démocratie polonaise est touchée de cette attention, mais elle renonce à tant de bienveillance imméritée. La Pologne demeure privée de ses frontières depuis un siècle bientôt, et... elle ne se trouve pas trop heureuse!...

En suite, les *suffragistes* ne veulent pas reconnaître d'autres frontières que celles déclarées par la volonté des provinces limitrophes et exprimées par un plébiscite. — La démocratie polonaise, pour admettre un principe aussi parfaitement juste, ne demande à MM. les suffragistes que de lui garantir trois conditions, à savoir : prévenir la duperie s'appuyant sur l'ignorance des masses; prévenir la fourberie usant d'intimidation envers les gens tremblants sur leur dernier morceau de pain qui leur reste; anéantir l'usage des forces brutales. En un mot, introduire dans ces provinces l'instruction avec le socialisme, et détruire l'armée et la bureaucratie germano-russe...

Nos lecteurs savent que tout cela fait partie de notre programme, par conséquent nous admettons le suffrage universel comme moyen de connaître la volonté du peuple dans une Pologne affranchie; mais, avant que MM. les suffragistes obtiennent des Gortchakoff, Bismark et Beust la signature de ce programme, la démocratie polonaise ne recourra jamais au plébiscite pour trancher les difficultés internationales.

Enfin arrivent les *nationalistes*. Il serait difficile de ne pas s'accorder avec eux «en principe,» ils ne demandent, pour séparer la Pologne de l'Allemagne et de la Russie, qu'une ligne de démarcation tracée par l'ethnographie elle-même. Malheureusement, cette science n'est que trop embrouillée. Pour le prouver, il nous suffit de ne citer que la définition de la de la nationalité polonaise selon les deux coryphées démocratiques, celui de l'Allemagne et celui de la Russie.

Voici d'abord la définition de la Pologne d'après M. Herzen :

« La Pologne a tout droit à l'indépendance, mais dans les limites d'une *Pologne polonaise*, *Pologne catholique*. »

Passons cette définition étrange, pour ne pas dire plus, de la Pologne «catholique;» — une définition d'un aussi libre arbitre n'est qu'une simple insulte à la Pologne. — Nous ne suivrons guère M. Herzen dans cette voie pour définir, à notre tour, la nationalité russe, en soutenant comme quoi M. Herzen et ses compatriotes ne sont *russes* qu'autant qu'ils sont *châtrés*, bien que la castration caractérise beaucoup mieux la Russie que son catholicisme ne caractérise la Pologne : on trouve des catholiques un peu partout, et les châtrés ne prospèrent qu'en Russie. (Les eunuques turcs ne sont que de malheureux esclaves)..... — Nous sommes loin d'accepter cette monstruosité fanatique pour un trait du caractère russe, car les antipodes des châtrés,— Pestel, Tchernyszewsky et toute une poignée des héros-martyrs russes — nous caractérisent beaucoup mieux la Russie que des châtrés (physiques ou moraux) comme Plotyzine et Kelsieff.

Nous passons donc sans protestation l'étrange décret du patriote russe, déclarant que les Polonais israélites, les Polonais mahométans, les Polonais protestants (les luthériens, les calvinistes, les mennonites, les Frères moraves, les sociniens, etc.), les Polonais grecs et grecs-unis *ne sont pas des Polonais!*..... Et qui sont-ils? — Faudrait-il compter nos israélites et nos mahométans pour des citoyens du royaume de Judas et de l'empire du Kyptchak, uniquement parce que M. Herzen ne crut voir dans nos protestants que des sujets du roi de Prusse, et dans nos catholiques-grecs autant de Russes? Mais dans ce cas, ne serait-il pas logique de considérer aussi nos catholiques-romains comme citoyens de l'État pontifical? Et nous autres, libres-penseurs et athées, que sommes-nous? — Pas de demi-mesures! M. Herzen ne doit nous considérer que comme sujets de S. M. le roi Pluton.

Ne parlons donc que de la « Pologne *polonaise* » de M. Herzen, c'est-à-dire de la Pologne parlant le polonais.

Ici le célèbre patriote russe s'accorde à merveille avec le patriote prussien, M. Kinkel. Voici ce qu'a dit ce dernier lors de l'inauguration du monument polonais à Rapperswyl :

«Si les Polonais revendiquent la Pologne de 1771, ils trouveront d'une part toute (?) l'Allemagne coalisée contre eux, et d'autre part le czar avec toute (?) la Russie. La paix ne peut être obtenue que si l'on se place sur le terrain de la *réalité*, c'est-à-dire si les Polonais et les Allemands prennent pour base la *nationalité* dans leurs différends. Qu'est-ce qui règle les frontières entre les nationalités, si ce n'est la *langue? La Pologne aujourd'hui s'étend aussi loin que s'étend sa langue*, etc., etc. »

Ce jugement nous paraît vrai comme une théorie abstraite; nous le croyons aussi très-logique sortant de la bouche de M. Kinkel, patriote distingué de la Prusse, ou de M. Herzen, le célèbre patriote de la nationalité russe. Ce qui nous étonne, c'est la possibilité d'un *patriotisme polonais* consentant à un tel programme prusso-russe... Ignore-t-on par quels moyens, sur 2,819,170 habitants de la Pologne soumise aux Hohenzolern, les statisticiens berlinois trouvent un million et demi d'Allemands, et seulement 1,200,000 Polonais? Cette majorité, parlant la langue allemande, sont-ce les Polonais ayant oublié leur langue maternelle? — Évidemment non; leur nombre est à peu près le même comme il l'était lors du partage de la Pologne. Excepté une partie minime de la noblesse (ne parlant toujours et partout que la langue du dernier conquérant), pas une commune, pas un village de la *Grande-Pologne* (Posen et Bromberg), ainsi que de la *Prusse-polonaise* (Danzig et Marienwerder), n'a renoncé à l'idiome natal. Et pourtant plus de la moitié de la population y parle l'allemand, à en croire la statistique officielle... C'est que ce ne sont que des Allemands qui ont envahi le pays sous les hospices des casemates prussiennes, pour y cultiver le sol spolié, juridiquement ou administrativement, au peuple polonais de ces provinces. — Les Allemands

---

mais bientôt elle le remit aux soins d'un abbé français. L'abbé Pontis, tel fut son nom, a voulu faire de l'élève un agronome civilisé, mais le jeune paladin polonais n'a emprunté à son mentor occidental que l'histoire du chevalier Don Quichotte pour séduire sur-le-champ une pauvre petite enfant paysanne, la Toinon, tant il lui manquait une Dulcinée! De là, consternation de la mère et l'énergie de M. l'abbé, sur les conseils duquel on a envoyé l'adolescent à Paris.

Dans « la capitale du monde, » un journaliste acheva l'œuvre du saint père; sorti de ses mains, Bolski savait tout : femmes faciles, jeux, vin, — tout était à sa portée. Il se divertissait ainsi pas mal du temps; mais, fils d'une mère honnête, Bolski n'était pas absolument privé de bons penchants. Intrigué d'une phrase du démocrate Tronsko, comme quoi : «les Bolski ne sont que des Bolski,» il pressa sa mère de lui dire l'histoire de sa maison. — La pauvre femme ne lui dit que ce qu'elle savait elle-même, sur quoi le jeune *szlachcic*, s'extasiant du prétendu héroïsme de son père, se décida à se frayer sur-le-champ le chemin à la gloire. Le voilà se mettant à tourmenter Trosko : «Envoyez-moi en Pologne, je veux être un émissaire!»

Tronsko, sachant que «les Bolski ne sont que des Bolski,» ne répondit d'abord qu'en plaisantant, mais à la fin, le petit exalté parvint, par toute une série de privations enfantines, volontairement infligées et supportées, à ébranler la juste méfiance du vieux patriote. En vain, la mère, qui connaissait bien son fils, lui démontrait-elle «qu'il n'y a de sérieux dans tout cela que sa bonne foi;» le démocrate se laissa entraîner à son tour par le désir de réhabiliter le nom que portait la femme de sa dévotion. — On résolut une année d'épreuve, durant laquelle l'enfant gâté devait voyager et étudier les langues.

Déjà le terme convenu approchait, quand tout à coup il devint amoureux d'une jeune Moscovite, excentrique et séduisante, Mme la comtesse de Liévitz. La politique dut céder le pas à la tendresse. Alors le démocrate Tronsko conçoit la malencontreuse idée de l'arracher, presque par force, des mains de la «séductrice.» — Voilà notre Bolski en Pologne, agissant d'abord avec prudence et persévérance; mais il suffit que Mme Lievitz reparaisse sur la terre natale pour que lui, tremblant de tomber de nouveau dans ses filets, ne dise avec désespoir : «Faisons-nous périr pour nous sauver!» (N'est-ce pas une vraie devise de la noblesse polonaise?).

Le *szlachcic* se livre lui-même à la police russe; on l'arrête, on l'interroge et on le juge... Mais la «séductrice russe» se montre une femme *aimante :* elle se rend à St-Pétersbourg et elle obtient la grâce du czar pour le prisonnier; Bolski n'avait qu'à signer la déclaration de son repentir et de son abjuration de la patrie. C'est ce qu'il a fait non sans une lutte intérieure, lutte navrante et de longue durée, dont le récit nous fait voir toute la puissance du talent de M. Cherbuliez. Mais en tombant, le *szlachcic* n'a pas manqué de dévoiler son éducation cléricale : «Je ne jure la fidelité, raisonnait-il pour calmer sa conscience, qu'au czar actuel...»

Une fois l'acte du déshonneur signé, le héros manqué galope à Genève, où l'attend, à l'hôtel de la Paix, l'amour gagné à un tel prix. — Mais à peine a-t-il a vu sa belle, que les forces l'abandonnent et, à genoux et les larmes aux yeux, il la supplie, au lieu de lui accorder son amour, de le calmer, de l'encourager et de ne lui être «qu'une sœur grise.»

Au premier moment, la belle capricieuse n'éprouve que de la répugnance pour ce bateleur

y sont vis-à-vis des Polonais comme 1 : 1, mais allant du même train envahisseur, ils y seront bientôt comme 3 : 1, et voilà nos Posnaniens de la *nation allemande*...

En quoi donc diffère le programme de M. Kinkel, « l'ami de la Pologne, » de celui de M. Bismark, le polonophobe?

Accentuez-le un peu, et voilà ce programme prussien devenu programme de M. Herzen, auteur de « Mazurka, » dédiée à M. Edgar Quinet.— Quoi! le gouvernement du czar proscrit l'école polonaise, persécute l'alphabet polonais comme un crime d'État, fait payer l'amende de 25 roubles pour chaque mot dit en polonais, — et M. Herzen a le triste courage de nous narguer : « Là est la Pologne où l'on parle le polonais! » — Peu satisfait de la marche de la « russification, » n'est-ce pas son *Kolokol* qui avait proposé à son gouvernement l'application du système de colonisation prussienne en Pologne russe? et il a l'extrême bonté d'affirmer que « là est la Pologne où l'on parle le polonais!... »

Mais aussi impitoyable qu'elle soit, cette méchante plaisanterie, nous ne la comprenons qu'autant qu'elle est de provenance prussorusse. Cela nous rappelle même ce ménage exemplaire, où le mari répond invariablement à un créancier insistant : « Je ne me mêle pas du pot-au-feu, ces affaires regardent ma femme ; » tandis que celle-ci congédie le pauvre diable en lui chantant : « Je ne puis rien sans mon seigneur et maître, parlez-lui. »

L'accord touchant du ménage prusso-russe ne peut que nous attendrir ; — ce qui nous étonne, c'est la naïveté de ceux d'entre les Polonais qni ne saisissent pas ce qu'il y a de ridicule dans le rôle d'un tel créancier si *primitivement* éconduit! Ne comprennent-ils pas que, prétendre à la solution de la question polonaise, selon les vœux des MM. Kinkel et Herzen *à la fois*, c'est admettre pour la frontière russe la rive droite de la Vistule, et pour celle de la Prusse, sa rive gauche; quant à la Pologne sortie de cet accord fraternel, sa place serait marquée dans le lit de notre rivière.— N'est-ce pas assez pour vous, patriotes de « la Pologne polonaise, Pologne catholique? » — Puisque vous tenez à un accord fraternel, nagez-y, les petits poissons du Seigneur! Mais n'oubliez pas cependant l'adage russe : « On a du brochet dans la mer, pour que le carassin n'y sommeille pas. »

Il ne s'en suit pas que nous prétendions résoudre notre question polonaise hors du principe des nationalités. Nous ne renonçons pas même à reconnaître la langue pour *critérium* de la nationalité ; seulement nous n'entendons pas parler d'une langue grammaticale, facile à oublier, sujette à la corruption, et qui, grâce à la *civilisation* de MM. les jésuites, Autrichiens, Prussiens et Russes, est méconnue aux neuf dixièmes de notre population.—La langue que nous admettons pour ce critérium est une langue symbolique, dont la démocratie polonaise sert d'académie.

Oui,— « la Pologne *polonaise!* » Là où la population se montrera connaissant cette langue de la démocratie, il y aura effectivement de la Pologne. Nous garantissons à MM. Kinkel et Herzen de ne pas aspirer à avoir une autre Pologne. Mais il manque encore la statistique pour pouvoir compter le nombre des Polonais parlant cette langue : car c'est une langue des catacombes! Mais il manque encore des cartes géographiques désignant les frontières de la population se servant de cette langue! Il n'y a qu'un sérieux soulèvement national qui pourra procurer des matériaux à cette statistique-là, et qui, avec la pointe des faux des paysans polonais, saurait graver les limites de cette nationalité. — Qui sait! Peut-être cette faux scrutatrice ira-t-elle au delà des frontières de 1771 ; peut-être qu'elle n'y parviendra pas. Rien n'empêche même à MM. Kinkel et Herzen d'espérer que cette faux s'est rouillée au point de ne pouvoir atteindre que les rives droite et gauche de notre Vistule..... *Qui vivra verra :* la question de l'avenir est la question de la foi.

Mais, nous dit-on, à quoi sert alors la doctrine sur les frontières historiques de 1771?— Évidemment pas pour négocier la paix avant la guerre...

Le fait est que notre démocratie sérieuse est tellement convaincue de l'impossibilité d'un arrangement pacifique (soit par la voie diplomatique, soit par une transaction quelconque avec les révolutionnaires prussiens et russes), que toute son attention est exclusivement fixée sur les forces internes de la nation, sans s'occuper de ce qui plaît ou non aux patriotes des deux pays en question. — Or, il se trouve que rien n'irrite autant ces messieurs que ces frontières historiques de la Pologne. — M. Bakounine, pour y remédier, a déclaré même, dans son dernier pamphlet contre le général Mieroslawski, que les dites frontières sont exigées seulement par *l'aristocratie polonaise.* Pour estropier les faits historiques avec autant d'intrépidité, il faut faire bien peu de cas de la vérité ; mais cela n'est que le désir pris pour la réalité!

La doctrine des frontières historiques fut introduite par l'Association démocratique polonaise immédiatement après la catastrophe de 1830, précisément contre la fraction aristo-jésuitque des Czartoryski et Ce, qui, pour mieux mériter du czar, ont essayé de propager en Pologne même que la Lithuanie, la Wolhynie, la Podolie et l'Ukraïne sont des provinces *russes.* — Avant cette trahison de l'aristocratie, la démocratie considérait cette doctrine comme sous-entendue, incontestable et incontestée, et ne la proclamait pas dans son programme ; mais après 1830, elle est devenue une nécessité urgente.

Cependant cela n'est qu'un principe purement *interne*, démontrant au peuple à qui incombe l'obligation d'étudier la langue symbolique de la démocratie, ce critérium de notre nationalité. Principe exclusivement *interne*, appreant aux facteurs de la pensée nationale où sont les dernières limites de leur action, afin de réaliser sérieusement les vœux de la démocratie à soulever le peuple entier.

Mais ce principe n'oblige en rien nos amis-ennemis ; ils n'ont qu'à se pénétrer d'un seul axiome : ou la Pologne se relèvera par son peuple, ou ne se relèvera pas du tout ; et si elle se relève, elle s'étendra aussi largement que le voudra ce même peuple. Le principe des frontières de 1771 ne doit avoir pour eux d'autre sens que celui de servir de point de départ, quand, après une bonne petite dispute sur les faux et les baïonnettes, viendra le temps d'une paix fraternelle à négocier.

Les frontières de 1771 n'engagent que les Polonais ; — que les Prussiens, Autrichiens et Russes ne se gênent pas : sans le peuple, la démocratie ne saura leur prendre non-seulement une Pologne de 1771, mais n'aboutira jamais à affranchir même une Pologne de 1815 ; tandis qu'avec le peuple soulevé tout entier... Ne faites pas les généreux, Messieurs ; agissez franchement : à quoi nous servirait la dissimulation mutuelle? — La démocratie polonaise n'est pas un parlement, elle n'est qu'une *école ;* tous les compromis que vous essayerez avec ses groupes isolés ne vous serviront à rien. Constituez une vingtaine de vos comités, plus condescendants les uns que les autres, vous n'aurez affaire qu'avec les gamins ignorants et coupables, et nullement avec la Pologne, que toutes ces intrigues et tous ces crimes n'engagent à rien. Vous ne tromperez que vous-même.....

Ou bien, peut-être, vous ne tenez qu'à gagner du temps par ces pourparlers stériles?

Écoutez : ce serait ignoble de votre part, mais ce serait bien combiné!..

Ce n'est que pour cela même que nous tenons à dire quelques mots sur les Polonais, agents volontaires ou involontaires de vos *desiderata* patriotiques par rapport à notre pays ; sur les Polonais qui ont conçu l'incomparable idée qu'il n'y a de salut pour la Pologne sans la partager encore une fois en plusieurs morceaux baptisés du nom des nations............

Vous savez, Messieurs les patriotes pangermaniques et panslavistes, qu'une telle opération remplacerait avantageusement l'inconvénient de ces maudites frontières de 1771. En tous cas, cela divise au moins les démocrates polonais ; autant de gagné pour vous! S.

(*A suivre*).

---

sans caractère ni volonté, et elle lui livre, pour satisfaire sa passion animale, sa femme de chambre, tandis qu'elle-même se sauve le lendemain...

Abandonné de tout le monde, il se rend alors à Paris, où il écrit une longue lettre à Tronsko. Il y avoue tout sans miséricorde, espérant ainsi que, peut-être, on lui pardonnera sa *petite faute*, et qu'il pourra encore se distraire en jouant au patriotisme.

Il organise en même temps une petite scène mélodramatique devant sa mère.

Mais tout cela ne lui réussit plus ; l'épître et la scène produisent un tout autre effet que celui auquel il s'attendait. — Mme Bolska meurt de désespoir en lui déclarant :

« La Pologne et moi, nous te maudissons! »

Et le voyant tombé à genoux, elle dit à son domestique :

« Jean, il faudra laver demain à la grande eau... « Elle n'acheva pas, mais son doigt montrait le carré du tapis que souillaient les genoux de Bolski). »

Quant à Tronsko, pour toutes lamentations, il coupa, d'un coup de hache, sa *main gauche*, celle qui garantissait naguère l'honnêteté politique de M. le comte Ladislas Bolski.

A bout de toute ressource, le *szlachcic* court après la dame russe, la noie et perd la raison lui-même. »

Le sujet, on le voit, n'est pas des plus ingénieux : mort foudroyante, coup de couteau, folie mentale, suicide, — tout cela ne sont que des dénouements bien usés et abusés, tandis que l'amputation « de la main gauche » est capable même de provoquer le sourire du lecteur...

Nous confessons avoir fait nous-même un tel sourire à la première lecture de cette mutilation, autant que nous ne nous occupions que de l'intrigue du roman. Mais ce sourire abandonna bien vite nos lèvres dès que nous nous sommes rendu compte de la pensée de l'auteur.

(La suite au prochain numéro).

Pour la Rédaction : A. Szczesnowicz et Ch. Brazewicz.

Genève — Impr. Pfeffer & Puky.